

Édition avec dossier

Molière

Le Médecin malgré lui

Édition
de Lise Michel



Molière

Le Médecin malgré lui

Martine décide de se venger de son ivrogne de mari, le bûcheron Sganarelle, en le faisant passer pour un médecin qui n'accepte d'exercer que s'il est battu. Mais ce dernier tire parti de cette supercherie, prodiguant avec conviction médicaments farfelus et diagnostics fantaisistes, avec force latin de cuisine; il met même ses talents au service d'un couple d'amoureux séparés par la volonté d'un père. Mêlant virtuosité scénique, faux patois, et thématiques galantes, la pièce revivifie la tradition de la satire antimédicale.

Cette édition replace l'œuvre dans son époque, et nous permet d'apprécier à la fois les écarts de réception entre XVII^e et XXI^e siècles, de méditer sur les dangers de la crédulité, et de savourer la puissance des effets comiques qui nous réjouissent encore aujourd'hui.

Dossier

1. La réception dans les gazettes (1666-1668)
2. Une source possible: le fabliau du « Vilain mire »
3. Molière lecteur de Tabarin
4. Le patois de fantaisie, un procédé à la mode
5. Scènes de consultation médicale
6. Lectures sociologiques sur scène

Présentation, notes, dossier, chronologie et bibliographie
de Lise Michel

Texte intégral

En couverture:
Illustration
de Virginie Berthemet
© Flammarion



Flammarion

Le Médecin malgré lui

MOLIÈRE

Le Médecin malgré lui



PRÉSENTATION
NOTES
DOSSIER
CHRONOLOGIE
BIBLIOGRAPHIE
DE
Lise MICHEL

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 2022.
ISBN : 978-2-0802-5938-7

Présentation

CRÉATION

La « bagatelle ¹ » en trois actes et en prose du *Médecin malgré lui* fut créée le 6 août 1666 sur la scène du Palais-Royal à Paris, probablement sous le titre *Le Médecin fait par force* ou *Le Médecin par force*². Deux mois seulement après avoir incarné le personnage d'Alceste dans *Le Misanthrope*, Molière revenait à un univers apparemment bien éloigné du salon de Célimène en présentant l'histoire d'un bûcheron contraint, à la suite d'une dispute conjugale, d'usurper l'identité d'un médecin. Pourtant, si *Le Médecin malgré lui* reçut un accueil aussi favorable, c'est qu'il rencontrait bien le même public que celui des

1. « Molière, dit-on, ne l'appelle, / Qu'une petite bagatelle » (Subligny, Lettre du 26 août 1666, voir Dossier 1, p. 129).

2. Selon les titres que lui donnent les gazettes qui en rendent compte au mois d'août 1666. Voir Dossier p. 127 et suiv. Dès le mois d'octobre 1666, le privilège d'impression porte en revanche le titre *Le Médecin malgré lui*, de même que l'achevé d'imprimer du 20 décembre 1666. Le registre du comédien La Thorillière indique que la troupe avait joué un *Médecin par force* en septembre 1664. On ignore s'il s'agit d'une première version de la même pièce. À la date du 6 août 1666, le registre du comédien La Grange note que *Le Médecin malgré lui* est une « pièce nouvelle de Mr de Molière », et le gazetier Robinet, le 15 août 1666, salue la création d'un « medicus tout nouveau ».

comédies de salon. Avides de nouveautés et de variations galantes, les spectateurs se régalaient de cet univers délibérément archaïsant qui abordait sous un jour renouvelé la thématique des relations entre les hommes et les femmes tout en caricaturant les termes des débats contemporains les plus brûlants. De fait, dans le contexte de la diffusion d'une médecine moderne issue de l'alchimie et de l'intégration hautement controversée, en 1666, de chimistes dans les rangs de la naissante Académie des sciences, la question des bornes du charlatanisme et des dangers de la crédulité constitue un sujet plus que jamais d'actualité.

Programmé en seconde partie de séance, comme c'est habituellement le cas des petites comédies¹, *Le Médecin malgré lui* fut créé en complément de programme de *La Mère coquette*, comédie de Jean Donneau de Visé que la troupe de Molière avait déjà à son répertoire depuis plusieurs mois. La pièce fut jouée ensuite, jusqu'à la fin de la saison, et régulièrement aux saisons suivantes, en accompagnement d'autres pièces (dont *Les Fâcheux* et *Le Misanthrope*). Le registre des recettes montre que les soirées concernées attirèrent un public nombreux².

L'inventaire après décès renseigne sur le costume que portait Molière : « pourpoint, haut-de-chausses, col, ceinture, fraise et bas de laine et escarcelle, le tout de serge jaune, garni de padou³ vert », ainsi qu'une « robe

1. Comédies brèves (un à trois actes) destinées à faire rire le public. La petite comédie est perçue comme un genre à partir de l'extrême fin des années 1650.

2. Voir *Registre de La Grange*, dans Molière, *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, t. I, p. 1081 et suiv.

3. Selon la transcription de Georges Monval (note de l'édition du *Médecin malgré lui*, Librairie des bibliophiles, 1892, p. 84), et non « radon » comme l'indiquent, sans doute en raison d'une graphie originale proche, les transcriptions qui font habituellement autorité de l'« Inventaire fait après le décès de Molière » (Eudore Soulié,

de satin avec un haut-de-chausses de velours ciselé¹ » qui devait servir au déguisement du médecin. Parmi les costumes d'Armande Béjart, l'inventaire recense également « l'habit du *Médecin malgré lui*, composé en une jupe de satin couleur de feu avec trois guipures et trois volants et le corps de toile d'argent et soie verte² » : la jeune femme incarnait probablement Lucinde³. Le décor et les accessoires utilisés lors des premières représentations au Palais-Royal sont inconnus. L'intrigue du premier acte invite à imaginer l'orée d'une forêt et le seuil de la maison de Martine et Sganarelle, le deuxième, l'intérieur de la maison de Géronte. Le troisième se déroulait sans doute dans un décor d'extérieur, peut-être le jardin de cette même maison⁴. La liste des accessoires prévus par le décorateur lors de la reprise de la pièce à la Comédie-Française le 26 octobre 1680 nous est en revanche parvenue : « Il faut du bois, une grande bouteille, 2 battes, 4 chaises, un morceau de fromage, des jetons, une bourse⁵. »

Publiée au début de l'année 1667, l'édition originale porte, comme celle du *Misanthrope*, un achevé d'imprimer du 24 décembre 1666. Elle parut chez le même libraire,

Recherches sur Molière et sur sa famille, Hachette, 1863, p. 278, et Madeleine Jürgens, *Cent ans de recherches sur Molière*, Archives nationales, 1963, p. 569). Le serge est un tissu et le padou, un ruban.

1. « Inventaire fait après le décès de Molière », dans M. Jürgens, *ibid.* Le velours ciselé est un velours découpé en forme de fleurs, comme avec la pointe du ciseau.

2. *Ibid.* Guipures : dentelles.

3. La nourrice était probablement jouée par un homme, comme Mme Pernelle dans *Tartuffe* et Philaminte dans *Les Femmes savantes*.

4. Sur ces hypothèses, voir Philippe Cornuaille, *Les Décors de Molière, 1658-1674*, PUPS, 2015, p. 187-190.

5. *Le Mémoire de Mabelot*, éd. P. Pasquier, Honoré Champion, 2005, p. 345.

Jean Ribou. Contrairement au *Misanthrope*, l'impression en est en revanche très peu soignée, avec de nombreuses coquilles : sans doute Ribou, très au fait des logiques publicitaires, avait-il vu l'intérêt commercial de la publication simultanée des deux pièces, et avait-il été conduit à les confier à deux ateliers différents, réservant à la « grande » pièce l'atelier habituel¹. Il faut noter aussi que l'édition du *Médecin malgré lui* comporte des didascalies particulièrement détaillées, ajoutées par Donneau de Visé à la demande du même Ribou² pour restituer à destination des lecteurs le rôle important des jeux de scène dans l'effet comique de la pièce.

En faisant rire des supercheries d'un faux médecin, Molière reprenait un thème qu'il avait déjà exploité avec succès. Dès 1659, et jusqu'en 1664, la troupe avait à son répertoire un *Médecin volant*, sans doute attribuable à Molière lui-même³, directement inspiré du scénario italien du même nom. Un valet déguisé en médecin, à la solde d'un amoureux, y menait la consultation fantaisiste d'une fausse malade. Le sujet avait fait l'objet d'une concurrence entre les troupes parisiennes : le Théâtre du Marais et l'Hôtel de Bourgogne avaient eux aussi proposé leur version du *Médecin volant* en 1664. Celle de l'Hôtel de Bourgogne, signée d'Edme Boursault, avait été publiée en 1665. Molière lui-même avait repris cette veine dans son *Festin de pierre* (*Dom Juan*), créé en février 1665, où Sganarelle, vêtu d'un habit de médecin, assurait avoir

1. Voir Georges Forestier, *Molière*, Gallimard, « Biographies NRF », 2018, p. 343.

2. *Ibid.*

3. Le texte de cette pièce a été transmis par un manuscrit datant du XVIII^e siècle ; la première représentation avérée date de 1659. Voir Molière, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. II, p. 1719 et suiv.

soutenu « l'honneur de [s]on habit » en faisant des ordonnances improvisées aux paysans venus le consulter : occasion de montrer aussi, face à lui un Dom Juan « impie en médecine ¹ ». Surtout, lors de la saison qui avait précédé *Le Médecin malgré lui*, en septembre 1665, la troupe de Molière avait créé à la Cour une pièce avec intermèdes chantés et dansés, *L'Amour médecin*. Des médecins véritables y proposaient des diagnostics ridicules pour soigner une jeune fille sans savoir qu'elle feignait en réalité la maladie, jusqu'à ce que son amant, s'introduisant dans la maison sous une fausse identité de médecin, l'épouse à la barbe de son père. Publié au début de l'année 1666, *L'Amour médecin* continuait à être régulièrement joué au Palais-Royal en seconde partie de soirée.

Le Médecin malgré lui s'inscrit donc dans la continuité et dans l'esprit de ces productions antérieures, mais se présente pourtant comme une production singulière à divers égards : par sa facture, la composition de la pièce juxtaposant en réalité des sujets hétérogènes d'une part ; par le registre du « farcesque galant » qu'elle exploite plus que toute autre comédie de Molière d'autre part ; enfin par la manière dont elle revivifie la tradition comique de la satire antimédicale par des allusions humoristiques à des questions d'actualité dans les domaines scientifique et philosophique.

UNE PIÈCE COMPOSITE

LE SUJET DU « MÉDECIN PAR FORCE »

L'originalité de la pièce tient avant tout au sujet du « médecin par force ». Celui-ci se trouvait dans un fabliau

1. *Le Festin de pierre*, III, 1, *ibid.*, p. 874.

médiéval, « Le Vilain Mire » (le « paysan médecin »). Dans ce texte du XIII^e siècle, un paysan jaloux et méfiant, qui a épousé la fille d'un chevalier désargenté, bat son épouse le matin avant de partir aux champs afin qu'elle soit occupée à pleurer jusqu'à son retour. Il lui demande ensuite pardon et la console. L'épouse rencontre devant chez elle des messagers en quête d'un médecin pour soigner la fille du roi. Celle-ci a une arête de poisson coincée en travers de la gorge, ce qui l'empêche de manger et de boire. Voyant une occasion de se venger, la paysanne prétend que son mari est médecin mais qu'il faut le battre pour lui faire avouer sa profession. Les messagers frappent le paysan jusqu'à lui faire reconnaître qu'il est médecin, puis l'emmènent chez le roi. De nouveau contraint, pour faire cesser les coups, de se prétendre médecin, il soigne la jeune fille en la faisant rire, débloquent ainsi l'arête. Les malades affluent alors de tout le royaume. Le faux médecin invente une ruse qui donne à penser qu'il les a tous guéris. Dès lors, le roi lui assure une pension, et le vilain renonce à battre sa femme.

Molière a-t-il eu un accès direct à ce fabliau, dont on ne trouve aucune trace d'impression avant la date de création du *Médecin malgré lui* ? Une version manuscrite se trouvait à l'époque dans un recueil des collections de la Bibliothèque royale¹, mais il est peu probable que Molière, dont l'œuvre ne témoigne pas, par ailleurs, d'une pratique d'adaptation de ce genre de sources, y ait directement puisé. Il est en revanche possible que ce soit par l'intermédiaire de l'un des auteurs de son entourage que l'histoire

1. Manuscrit Bibliothèque royale, F. 7218 (actuellement Bibliothèque nationale de France, fr. 837), publié pour la première fois en 1756, transcrit sur le site Moliere21 (<http://moliere.huma-num.fr>) dans la version de W. Noomen, *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, Assen, Van Gorcum, 1986, t. II, p. 317-336. Voir également Dossier 2, p. 131.

soit venue à sa connaissance¹. La littérature du Moyen Âge faisait en effet, à l'époque, l'objet d'un engouement chez certains auteurs dans les milieux lettrés qu'il fréquentait, comme en témoignent notamment certaines œuvres de Chapelain, de Sorel, de La Fontaine et de Huet, et les catalogues de certaines collections privées². On peut aussi supposer que le sujet avait circulé dans une nouvelle, un conte galant ou une autre pièce – qui resterait encore à identifier³.

Outre plusieurs expressions qu'il reprend littéralement du fabliau⁴, Molière réemploie, dans *Le Médecin malgré lui*, une grande partie des éléments structurants de l'histoire du vilain mire. Ce n'est toutefois pas chez le roi, mais chez le bourgeois Géronte que le faux médecin est ici amené, conformément aux habitudes de la comédie, qui met en scène un personnel moyen. On note aussi que le personnage principal n'est plus un paysan. Plusieurs raisons peuvent être invoquées. La plus importante tient au fait que le personnage du paysan, à cette date, dans le registre comique, est systématiquement associé à l'usage d'un certain patois⁵. En affubler le personnage principal aurait posé un problème de vraisemblance et de cohérence : Sganarelle doit passer, auprès

1. L'intermédiaire a pu être Pierre Daniel Huet, qui avait manifestement consulté le volume contenant ce fabliau pour préparer son *Traité de l'origine des romans* (qui sera publié en 1670) : voir L. Michel et C. Bourqui, « Présentation » du *Médecin malgré lui* dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. I, p. 1468.

2. Dont celle du prince de Condé, que Molière fréquenta et qui fut son protecteur : voir *ibid.*

3. L'inventaire après décès du comédien-poète fait état de nombreux volumes de comédies françaises, italiennes et espagnoles qu'il avait en sa possession, et dont on ignore malheureusement le contenu.

4. Voir Dossier 2, p. 131.

5. Voir Dossier 4, p. 139.

de Géronte, pour un médecin savant capable d'employer du latin, fût-il rudimentaire. La première scène du *Médecin malgré lui* précise ainsi que le bûcheron a fait ses classes de latin « jusqu'en sixième » et servi six ans auprès d'un médecin. Pourquoi, toutefois, Sganarelle est-il ici précisément un « faiseur de fagots » ? La troupe avait joué, en 1661 et à nouveau en 1663, une petite pièce intitulée *Le Fagotier* ou *Le Fagoteux*¹, dont le texte n'est pas parvenu jusqu'à nous. Il est possible que cette « farce » (selon l'appellation que lui donnent les registres) ait mis en scène un tel personnage, et qu'une partie en ait été simplement réemployée dans l'acte I du *Médecin malgré lui*. La polysémie du terme a peut-être également joué : *fagots* signifiant aussi « fadaïses » ou « sornettes », c'est à plusieurs titres que Sganarelle peut être dit « faiseur de fagots ». On ne peut exclure par ailleurs le clin d'œil au « fagotin » ou valet d'opérateur, bonimenteur ambulancier vendant des drogues miraculeuses.

DU « MÉDECIN PAR FORCE » AU « MÉDECIN VOLANT »

Le sujet du médecin improvisé, issu du fabliau, était particulièrement propre à mettre en scène diagnostics ridicules et ordonnances farfelues. Pour amplifier le sujet du vilain mire, Molière y greffe, à l'acte II, des scènes topiques issues de la tradition italienne du médecin volant, celle de l'enquête auprès du père de la malade

1. Voir le *Registre de La Grange* à la date du 14 septembre 1661 (dans Molière, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I, p. 1050 « Le Fagotier ») et le *Premier registre de La Thorillière* à la date du 20 avril 1663, éd. G. Monval, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1890, p. 9 (« Le Fagoteux »). À la même date, La Grange enregistre une « farce ». Grimaire, dans sa *Vie de Molière*, rapproche *Le Médecin malgré lui* de cette précédente « petite pièce » (Paris, J. Le Febvre, 1705, p. 98-99).

(II, 2) et celle de la consultation de la jeune femme (II, 4), qu'il combine avec des tentatives de « patinage » (attouchements) de la nourrice par Sganarelle, faisant la place belle au jeu (II, 2 et 3). Ce mode de composition dans lequel une séquence comique en appelle une autre par affinité thématique, explique que le deuxième acte présente une intrigue en partie hétérogène, voire incohérente par rapport au premier. Le fagotier, présenté jusqu'ici comme récalcitrant, y prend en effet, à la faveur de ces scènes topiques, les traits d'un véritable usurpateur cherchant à tromper – avec toute la maladresse et le brio d'un valet roublard – un père de famille particulièrement crédule. La « couture » avec le sujet du « médecin par force » est assurée brièvement par le doute prêté au personnage dès la fin de l'acte I : Sganarelle, impressionné par le récit des exploits qu'il aurait réalisés, en vient à se demander s'il ne se trompe pas lui-même (« Est-il bien assuré que je sois médecin ? [...] Diable emporte, si je le savais ! », I, 5) et finit par se laisser convaincre par la perspective de gagner ce qu'il voudra (« Ah ! je suis médecin, sans contredit. Je l'avais oublié, mais je m'en ressouviens », I, 5). Alors même que la scène s'ouvre sur Sganarelle vidant sa bouteille sur l'air d'une chanson à boire, rien dans le dialogue qui suit ne permet de faire le lien entre une quelconque ivrognerie du paysan et le trouble de sa personnalité qui se manifeste ici. Le comportement du personnage est plutôt à rapprocher de la difficulté plus radicale, commune à de nombreux personnages de Molière, à être lucide sur des évidences – ici celle même de sa propre identité. Son aveu à la première scène de l'acte III confirmera ce trait : « quand j'ai vu qu'à toute force, ils voulaient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être ».

L'ultime scène de l'acte II amorce une nouvelle redirection de l'intrigue, en greffant plus directement l'action de la pièce sur le scénario du *Médecin volant* : Sganarelle s'y met au service de l'amoureux Léandre pour l'aider, sous couvert de soigner la jeune fille, à s'enfuir avec elle, à la faveur d'une ordonnance de « fuite purgative » mêlée à « deux drachmes de matrimonium » (III, 6). Ce sera le sujet de l'acte III. C'est alors – et alors seulement – que l'on apprend que Lucinde feint la maladie pour éviter un mariage avec un autre prétendant que son père veut lui imposer (II, 5). Dans *L'Amour médecin*, le faux médecin n'était autre que l'amoureux lui-même. Dans *Le Médecin malgré lui*, en revanche, c'est bien Sganarelle qui, comme dans *Le Médecin volant*, mène la consultation, même si l'amant, déguisé en apothicaire, est à l'origine de cette dernière ruse, et présent pour exécuter l'ordonnance galante.

Du reste, les affinités que les contemporains perçurent entre l'intrigue du *Médecin malgré lui* et le scénario du *Médecin volant* sont visibles dans le frontispice qui fut ajouté dès la première publication à certains des exemplaires de l'édition originale¹. La gravure représente en effet la scène 6 de l'acte III, au cours de laquelle Sganarelle, passant un bras sur les épaules de Géronte, le tient par le menton pour détourner son regard du couple d'amoureux. Comme tous les frontispices des éditions de théâtre au XVII^e siècle, celui-ci ne reproduit pas le décor réel de la représentation mais illustre une scène frappante de l'intrigue. À ce titre, la figuration d'un petit bâtiment de forme arrondie au centre de l'image, qui intrigua les

1. Il s'agit d'un feuillet ajouté, tous les exemplaires n'en comportent pas, voir p. 39.

historiens du théâtre au point qu'ils crurent y voir une preuve du réemploi du mausolée du *Festin de pierre*¹, nous semble plutôt montrer que le public reconnu dans la fuite des amants celle qui, dans *Le Médecin volant*, les conduisait déjà au « pavillon qui est au bout [du] jardin² », même si ce pavillon n'est mentionné nulle part dans *Le Médecin malgré lui*. Le frontispice de l'édition de 1682, quant à lui, signé de Pierre Brissart³, représente Valère et Lucas sur le point de frapper Sganarelle : il s'agit plus à cette date de mettre en lumière le caractère singulier de la pièce de Molière que de l'assimiler aux traditions antérieures.

LA RÉAPPROPRIATION GALANTE DE LA LITTÉRATURE FACÉTIEUSE

Parce qu'elle comporte plusieurs stéréotypes que l'on pourrait qualifier de « farcesques », comme la dispute conjugale, les références à l'ivrognerie de l'époux ou l'usage du patois, *Le Médecin malgré lui* est l'une des pièces de Molière qui ont suscité le plus de malentendus dans l'histoire littéraire. Les tris opérés notamment au XIX^e siècle par les grands éditeurs et par les programmes

1. Cette interprétation, proposée par Christian Delmas, a déjà été mise en cause par Philippe Cornuaille (*Les Décors de Molière, op. cit.*, p. 190) qui y voyait plutôt un élément ornemental à la mode. Notons que rien n'interdit de penser par ailleurs que des châssis formant la forêt de l'acte III du *Festin de pierre* aient pu être réutilisés pour la forêt du premier acte du *Médecin malgré lui*.

2. *Le Médecin volant*, sc. 1, dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. II, p. 1091, et sc. 10, p. 1098.

3. Voir p. 40.

scolaires de la III^e République naissante¹ ont en effet contribué à forger l'idée que l'œuvre de Molière, et donc son public, seraient foncièrement doubles : d'une part, une veine gauloise et grivoise, témoignant de la persistance populaire d'une tradition de la farce française, illustrée par des comédies comme *Le Cocu imaginaire*, *George Dandin*, certaines scènes des *Précieuses ridicules* ainsi que, par excellence, *Le Médecin malgré lui* ; d'autre part une veine galante, associée à une culture de cour et de salon, qui aurait produit des œuvres raffinées comme *Le Misanthrope* et *La Princesse d'Élide*, ou sulfureuses comme *Le Tartuffe* et *Le Festin de pierre*. En réalité, ces veines ne doivent pas être opposées : c'est en parfaite affinité avec le public mondain et galant que Molière construit des comédies ou des scènes comiques qui resuscitent au second degré l'univers désuet de la farce² – ou de ce que ce public se plaît à imaginer comme tel. Et c'est surtout à la faveur d'un véritable travail à partir de sources en grande partie imprimées que Molière parvient à ce qui relève d'une manière d'exercice de style.

LE PATOIS LETTRÉ ET L'IMITATION DE LA FARCE...

C'est dans cette perspective, précisément, qu'il faut comprendre l'usage, dans *Le Médecin malgré lui*, du patois – ou plutôt du pseudo-patois – attribué aux paysans Lucas et Jacqueline ainsi qu'à Thibaut et Perrin. Le procédé est à la mode. Il avait été exploité dans *Le Pédant*

1. Voir Ralph Albanese, *Molière à l'école républicaine. De la critique universitaire aux manuels scolaires (1870-1914)*, Saratoga, Stanford University, Anma Libri, 1992.

2. Voir Dossier 3, p. 135 et suiv.

joué de Cyrano de Bergerac en 1654 et par Molière lui-même dans son *Festin de pierre* en 1665. Deux mois avant la création du *Médecin malgré lui*, un autre dramaturge à succès, Brécourt, avait à son tour largement exploité le filon dans *La Noce de village*, représenté à l'Hôtel de Bourgogne. C'est dans un contexte de concurrence entre les troupes que Molière surenchérit ici. Le comique de ce langage pseudo-paysan repose à la fois sur l'emploi d'expressions rares ou anciennes, et sur la déformation de certains termes. La pratique de Molière est celle d'un lettré : les termes ou expressions qu'emploient ses paysans rappellent en effet ceux que l'on peut trouver dans les *Agréables conférences de deux paysans de Saint-Ouen et de Montmorency sur les affaires du temps* (1649), du poète Louis Richer. Surtout, de nombreuses expressions à la fois rares et familières prêtées à Lucas et à Jacqueline sont recensées dans le *Dictionnaire des curiosités françaises* de l'érudit Antoine Oudin, paru en 1640 et réédité en 1656, au point que ce dictionnaire semble avoir été en partie constitué à partir de la pièce de Molière. En réalité, au vu de la chronologie, il ne fait aucun doute que le raisonnement doit être inversé : Molière avait manifestement sous les yeux ce dictionnaire, dont il a directement copié des expressions¹. Ce patois issu de sources lettrées n'a donc, on le comprend, rien de réaliste.

Pour imiter le registre farcesque, Molière puise plus largement dans différents écrits circulant en France depuis les années 1650. Qu'il s'agisse de la spectaculaire dispute conjugale qui ouvre la comédie, des plaisanteries sur la femme ou sur le mariage ou des scènes de « patinage » de la nourrice, *Le Médecin malgré lui* porte en

1. Voir par exemple p. 47, 49 et 62.